

La Nature entre nostalgie et espérance

Poitiers, 10 mars 2019
Festival « Voix publiques »

*Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses,
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.*

*Les forêts, les étangs et les plaines fécondes
ont plus touché mes yeux que les regards humains,
Je me suis appuyée à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains...*

*Je vous tiens toute vive entre mes bras, Nature.
Ah ! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour,
Et que j'aie au pays sans vent et sans verdure
Que ne visitent pas la lumière et l'amour...*

Telles sont les strophes dont la poétesse Anna de Noailles (1876-1933) faisait « offrande à la Nature » dans son recueil *Le cœur innombrable*, paru en 1901, avant que la tragédienne Sarah Bernhardt, enthousiaste, n'en fit bientôt la récitation. Et c'est auprès d'une autre femme, d'une autre poétesse, plus proche de nous celle-là, Anne Perrier (1922-2017), que nous recueillons les accents d'une nostalgie comparable, mais peut-être plus délicate encore :

*Laissez venir à moi mes paysages
Maintenant tous les rêves ont fui dépouillés
Mon cœur se fait secret comme un autel*

*Laissez venir à moi mes paysages
Pour qu'ils bâtissent du silence
Où se taisent les voix qui m'ont blessée
Je me souviens d'un ciel immense dans les yeux
Je me souviens d'étoiles sur le front
Tièdes comme des mains abandonnées
Je me souviens d'amour coulant sur le visage
Et d'un chemin bleu jusqu'au bout du cœur
Oh croire qu'on est chose aussi sans désespoir*

Laissez venir à moi mes paysages

« Mes paysages »... Il y a toujours de la nature – une certaine composition des lieux – à l'arrière de notre histoire la plus secrète. En amont de ce que nous sommes. Ce nom commun et universellement partagé de « Nature » trouve dans le souvenir, l'imaginaire et le désir de chacun de nous une réalisation concrète, un visage, un « paysage » unique et presque incommunicable. Il se fait insensiblement en chacun de nous une espèce de sédimentation des paysages que nous avons aimés, et que nous aimerons toujours, et peut-être ne sommes-nous

rien d'autre, en notre for interne – en notre âme – qu'une certaine confiture d'horizons, de terroirs et de ciels. Il y a, au principe de chacun de nous, une certaine « nature naturante », dirais-je en empruntant une formule philosophique traditionnelle, mais dans un sens qui m'est propre : affectif. Que dire, pour commencer, de la Nature, du mot *Nature*, sinon que ce mot-là immédiatement nous touche, qu'il nous émeut, et, désormais, qu'il nous inquiète, comme celui d'un être cher qui pourrait disparaître à jamais, derrière nous déjà, peut-être, et dont nous avons la nostalgie ? Nous n'y pouvons rien : c'est par le cœur, d'abord, que ce mot-là nous prend, comme c'est par le cœur, d'emblée, qu'il y a quelque opportunité à le prendre. Il y a, pour chacun de nous aussi, une certaine « offrande » à apporter à la Nature : cette conférence, dans la liberté de son cheminement, ne sera peut-être rien d'autre.

Mais puisque les circonstances ont voulu que cette conférence fût la première de ce festival, peut-être est-il opportun de poser les choses, de planter les choses, et, faute de pouvoir tout approfondir, bien sûr, d'indiquer au moins les perspectives d'un immense domaine, en faisant entendre, au passage, certaines voix magistrales qui ne se peuvent ignorer. Il m'échoit aujourd'hui de poser une assise : veuillez seulement excuser la rapidité de cette synthèse – de cette « promenade » – de cette leçon inaugurale qui ne sera tout de même pas, je l'espère, sans quelque utilité. Prenez tout cela comme une catéchèse « pré-baptismale », avant que de vous « plonger » de nouveau ...

*Mais la Nature est là, qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours...¹*

Nous parlons, nous allons parler toute cette semaine de la Nature. Mais au fait, qu'est-ce que la *Nature* ? Pourquoi ce féminin ? Pourquoi ce singulier ? Pourquoi cette majuscule ? Plutôt que nous contenter d'idées vagues, cherchons un peu d'exactitude : après le sentiment immédiat, naïf, superficiel, que nous avons d'être *dans* la Nature, nous vient bientôt, plus subtil, plus réfléchi, plus capiteux, celui que nous sommes *de* la Nature. Après avoir perçu l'altérité – et parfois l'adversité – d'un environnement, nous accédons à la conscience d'une parenté, d'une appartenance, d'une participation, d'une communion à un tout. La Nature ne s'offre pas seulement à notre sensation : elle se propose aussi à notre esprit. Et il peut arriver à l'amour que nous avons pour elle ce qui risque d'arriver à tout amour lorsque la sensation brute dispense de penser. Car si immédiat qu'elle se représente son contact avec son objet, la sensation est instinctivement plus égoïste que la pensée, laquelle met méthodologiquement le même objet à distance. Ainsi le premier hommage à la Nature consiste-t-il, non à en abuser, mais à en estimer l'essence et à en concevoir l'unité. La Nature n'est pas seulement une réalité d'ordre environnemental et esthétique (c'est-à-dire offerte à la sensation, *aisthèsis*) : elle est aussi, et depuis longtemps, un concept philosophique² : c'est de sa hauteur propre, à bonne distance, dans la suspension de toute gourmandise, que l'esprit perçoit l'étendue, la cohérence et la majesté de la Nature. C'est comme *pensant* que l'homme se situe – naturellement – dans la Nature : il ne le saurait autrement, à vrai dire, à tel point qu'au principe des outrages pratiques qui se font à l'endroit de la Nature il se découvre toujours quelque faillite de cette excellence propre de l'homme : le premier levier de l'écologie, le premier pas vers une écologie consiste à passer de l'*aisthèsis* à la *synthesis*, à élaborer le *sentir* en synthèse : autrement dit, c'est la pensée.

¹ LAMARTINE, *Le Vallon*.

² Il importe d'emblée de situer la « Nature », avec sa note conceptuelle particulière – spéculative, mais aussi affective –, dans une constellation de termes qui ne se recouvrent pas et qui se fondent sur des approches différentes ou complémentaires, qu'elles soient d'ordre scientifique, philosophique ou religieux : parmi ces termes adjacents nous rangerons : création, univers, cosmos, monde, terre, matière, vie.

Et quoi de plus naturel que d'interroger, dès le principe, les mots qui disent la Nature ? Que d'interroger le mot *Nature* lui-même ? Que de le prendre à la racine ? Impossible, en la matière, de ne pas passer par le grec. Le terme φύσις, d'où vient notre « physique », se rattache à une racine *bhū-, très bien représentée dans les principales langues indo-européennes, et dont le sens concret originel est « pousser » : c'est elle qui a fourni le parfait *fūi* à la conjugaison latine du verbe être (*esse*). Le substantif, tiré du verbe φύομαι, « croître, pousser, naître », s'est érigé bien vite en terme important défini par le linguiste Benveniste comme « accomplissement (effectué) d'un devenir », « nature en tant qu'elle est réalisée, avec toutes ses propriétés »³. Autrement dit, φύσις, c'est d'abord l'action de faire naître (la production), ensuite la manière d'être ou nature donnée ; au sens philosophique, c'est, d'un point de vue actif, la force de production et de création ; d'un point de vue passif, la substance des choses. À la racine du latin *natura*, l'on reconnaît le verbe *nascor* (supin *natum*) qui signifie « naître ». De ce même verbe vient aussi le substantif *natio* qui, dans la langue rustique et concrète des Romains, signifie d'abord la « portée » des animaux, avant de prendre le sens politique que l'on sait, assez proche de *genus* ou de *gens* : ensemble des individus nés en même temps ou dans le même lieu. *Natura*, c'est d'abord l'action de faire naître, puis le caractère naturel, puis l'ordre naturel, et enfin l'élément ou la substance. Tirons la leçon de tout cela et retenons l'essentiel : avant même que d'être un « entier naturel », un ensemble, la Nature est un principe actif : un acte de naissance fondamental, incessant et universel. La Nature est irréductible à un simple tableau, à une réserve, à une collection, à un capital ; elle n'évoque pas un muséum, mais un dynamisme, et il est important que nous la percevions, que nous la concevions, que nous la traitions toujours comme telle.

La Nature a son histoire, non pas seulement sous le rapport de son évolution propre, non pas seulement sous le rapport de son dynamisme intrinsèque, mais sous celui du sentiment que l'homme en retire, de la connaissance qu'il en prend, de l'idée qu'il s'en fait. Ainsi, loin que la Nature soit le simple contexte ou le simple cadre de notre histoire humaine, elle en est le protagoniste autant que le révélateur. Notre rapport à la Nature trace et construit, tout au long des siècles, notre portrait, notre courbe de niveau, si j'ose dire. Nous ne pouvons envisager ici tout cela qu'à grandes enjambées et de manière sélective. Dans son *Timée*, sans doute l'un des plus décisifs de ses dialogues et qui se pourrait définir à bien des égards comme la « Genèse » des Grecs, Platon, parlant à dire vrai davantage du Monde que de la Nature, élabore une cosmologie qui s'épanouit en une anthropologie sur l'héritage de laquelle on a longtemps vécu.

Soit donc le Ciel tout entier ou le Monde, ou si cet être pouvait recevoir quelque autre nom mieux approprié, donnons-lui ce nom-là. Posons d'abord en ce qui le touche, la question qu'il faut poser en commençant toute chose. A-t-il existé toujours, n'a-t-il pas eu de commencement, ou bien est-il né, a-t-il commencé à partir d'un certain terme initial ? Il est né, car il est visible et tangible et il a un corps. En effet, toutes les choses de cette sorte sont sensibles et tout ce qui est sensible et appréhendé par l'opinion et la sensation est évidemment soumis au devenir et à la naissance (γεννόμενα καὶ γεννητά). Mais tout ce qui est né, il est nécessaire que cela soit né par l'action d'une cause déterminée. Toutefois, découvrir l'auteur et le père (ποιητὴν καὶ πατέρα) de cet Univers, c'est un grand exploit, et, quand on l'a découvert, il est impossible de le divulguer à tous⁴.

Après lui, Aristote, initiateur d'un vaste inventaire de la nature (et père, pour autant, de la démarche scientifique occidentale) donne pour prolégomènes à toute cette somme sa

³ Voir P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 2009, p. 1188-1190 ; E. BENVENISTE, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, 1948, p. 78.

⁴ PLATON, *Timée*, 28bc.

Physique, qu'Heidegger tenait pour un livre fondateur de toute la philosophie européenne. Réfutant le monisme aussi bien que le dualisme de principes antagonistes posés par les Présocratiques, il considère les différentes questions « pourquoi ? » qui se posent au sujet des êtres naturels, autrement dit les « causes premières ». Au début du livre II de la *Physique*, il donne de la Nature une définition qui privilégie la notion de mouvement :

Parmi les êtres, les uns sont par nature (φύσει), les autres par d'autres causes ; par nature, les animaux et leurs parties, les plantes et les corps simples, comme terre, feu, eau, air ; de ces choses en effet, et des autres de même sorte, on dit qu'elles sont par nature. Or, toutes les choses dont nous venons de parler diffèrent manifestement de celles qui n'existent pas par nature ; chaque être naturel, en effet, a en soi-même un principe de mouvement et de fixité, les uns quant au lieu, les autres quant à l'accroissement et au décroissement, d'autres quant à l'altération. Au contraire un lit, un manteau et tout autre objet de ce genre, en tant que chacun a droit à ce nom, c'est-à-dire dans la mesure où il est le produit de l'art, ne possèdent aucune tendance naturelle au changement (...) Car la nature est un principe et une cause de mouvement (ἀρχὴς καὶ αἰτίαι τοῦ κινεῖσθαι) et de repos pour la chose en laquelle elle réside immédiatement, par essence et non par accident⁵.

Mais c'est avec l'épicurien Lucrèce (94-54 av. J.-C.) que, dans un long poème fervent, militant, tumultueux, explorateur, didactique et lyrique à la fois – espèce de « Genèse » lui aussi – la Nature reçoit sa première offrande attitrée et somptueuse. Sous les traits printaniers de Vénus, c'est le Désir – l'amour – que, dès l'ouverture de son œuvre (le *De natura rerum*) dédiée à son ami Memmius, le contestataire paradoxal de la religion contemple avec une vibrante émotion comme un principe souverain au cœur de la Nature, le poème lui-même se trouvant participer, dans le dessein avoué de son auteur, à l'élan et à la beauté de celle-ci :

Puisque tu suffis seule à gouverner la nature (*quoniam rerum naturam sola gubernas*), et que sans toi rien n'aborde aux rivages divins de la lumière, rien ne se fait de joyeux ni d'aimable, c'est ton aide que je sollicite dans le poème que je m'efforce de composer sur la nature (*de rerum natura pangere*)... C'est un système qui pénètre l'essence même du ciel et des dieux que je me prépare à t'exposer ; je veux te révéler les principes des choses (*rerum primordia*), te montrer où la nature puise les éléments dont elle crée, fait croître et nourrit toutes choses (*unde omnis natura creet res auctet alatque*), où elle les ramène de nouveau après la mort et la dissolution : ces éléments, dans l'exposé de notre doctrine, nous les appelons ordinairement matière, ou corps générateurs, ou semences des choses, leur donnant également le nom de corps premiers, puisque c'est à eux les premiers que tout doit son origine⁶.

Le réalisme pratique de la civilisation romaine, enracinée dans l'expérience rurale, produit d'autres monuments tels que les nombreux traités d'agronomie (Caton, Varron, Columelle), les *Questions Naturelles* de Sénèque qui s'intéressent aux phénomènes atmosphériques, aux foudres, aux vents, aux tonnerres, aux tremblements de terre, aux nuages, aux comètes, l'énorme encyclopédie de Pline l'Ancien – l'*Histoire Naturelle* – qui a fait autorité jusqu'à la Renaissance, sinon au-delà, et, bien sûr, l'immense poème de Virgile, les *Géorgiques*, quadruple évangile de la terre, des arbres, du bétail et des abeilles.

Pour moi, je souhaite en premier lieu que les muses, objet de ma prédilection, dont je porte les insignes sacrés et que j'aime d'une passion profonde, me fassent accueil, qu'elles me montrent les routes du ciel et les constellations, les éclipses multiformes du soleil et celles de la lune... Mais si je ne puis accéder à ces mystères de la nature, à cause de la froideur du sang qui coule en ma poitrine, puissent du moins me plaire les campagnes et les fleuves arrosant les vallées ; puisse-je vivre, amant sans gloire des cours d'eau et des bois ! ... Heureux qui a pu connaître les principes des choses (*rerum cognoscere causas*), qui a foulé aux pieds toutes les craintes, l'inexorable destin et tout le bruit fait autour de l'insatiable Achéron !⁷

⁵ ARISTOTE, *Physique*, 192b.

⁶ LUCRECE, *De la Nature*, 21-25, 55-61.

⁷ VIRGILE, *Géorgiques*, II, 475-492.

Plutôt que d'une transcendance de la divinité par rapport la Nature, au demeurant, les Anciens ont le sentiment d'une présence diffuse, immanente, numineuse ; sentiment dont la mythologie (voir les *Métamorphoses* d'Ovide remplies de récits étiologiques sur les plantes) est le récit et le kaléidoscope et que l'on aurait tort de sous-estimer par principe, car elle est foncièrement une admiration et, par conséquent, une forme de théologie.

Avec l'avènement des *Christiana tempora*, la description et la célébration de la Nature (il convient désormais de dire la « Création »), trouvant un nouvel appui dans la Révélation biblique et un centre de gravité fort bien remarqué de Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme*⁸, vont produire de nouveaux chefs d'œuvre dont il est regrettable qu'ils soient trop peu connus ou reconnus comme tels : il faudrait citer ici le second *Discours théologique* de Grégoire de Nazianze⁹, l'*Hexaëmeron* de Basile de Césarée et celui d'Ambroise de Milan ; une évocation lyrique de grande envergure pénètre jusque dans la liturgie elle-même, que ce soit par le biais de l'hymnographie destinée à accompagner d'action de grâces les rythmes diurnes et saisonniers, ou par celui des anaphores eucharistiques qui, avant le *Sanctus*, font la part belle à l'anamnèse de la création (l'anaphore du livre VIII des *Constitutions Apostoliques* est un modèle du genre). Largement tributaire de l'héritage aristotélicien et d'autres sources antiques telles que le *Physiologus*, la science naturelle médiévale, plus attentive aux essences qu'aux évolutions, élève néanmoins de belles cathédrales avec le *Scivias* d'Hildegarde de Bingen et les nombreux traités du dominicain Albert le Grand, maître de Thomas d'Aquin, tandis que, dans son *Cantique du soleil*, François d'Assise porte hardiment le rapport de l'homme à la création au zénith prophétique d'une humble fraternité.

Sur le chemin de la philosophie, il faudrait ensuite saluer Spinoza qui, identifiant en quelque sorte physique et théologie (*Deus sive Natura*) et reprenant à son idée la vieille distinction scolastique entre *natura naturans* et *natura naturata*, entend par la première l'Essence éternelle et infinie considérée comme cause libre, c'est-à-dire Dieu, et par la seconde tout ce qui suit de la nécessité de la nature de Dieu, autrement dit tous les modes des attributs de Dieu (*nature naturée universelle*), ou encore toutes les choses particulières qui sont causées par les modes universels (*nature naturée particulière*)¹⁰. Mais tandis que, s'émancipant du fixisme traditionnel, les sciences de la nature, sur le fond de la méthode expérimentale, font toutes ensemble des avancées considérables, tandis que physique et chimie, parvenues à leur majorité, explorent la structure et les échanges intimes de la matière pour mettre bientôt les énergies naturelles au service concret de l'homme, tandis que les Lumières, orphelines de la foi, se cherchent une religion nouvelle, que la Raison pure est déjà lasse de ses régions rigoureuses et que la sensibilité générale n'aspire qu'à se reposer de l'horreur du grand couperet de la Révolution, le train de vagues successives du Romantisme européen découvre – il faudrait dire invente – un *sentiment de la Nature*¹¹ auquel, à vrai dire, La Fontaine, éducateur de notre inlassable enfance, nous avait déjà éveillés en ses *Fables*, et

⁸ CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, II, 4, 1 : « On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens eussent manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus grave, plus sublime ; le dôme des forêts s'est exhaussé ; les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature. »

⁹ GREGOIRE DE NAZIANZE, *Discours 28 (Théologique II)*, 23-30, SC 250, p. 149-171.

¹⁰ SPINOZA, *Éthique*, I, prop. 29 ; *Court Traité*, I, chap. 8 et 9.

¹¹ Voir le très beau livre d'Albert BEGUIN, *L'âme romantique et le rêve*, Paris, 1956.

dont il est probable que nous sommes encore pénétrés aujourd'hui. Jean-Jacques Rousseau est à cet égard un pionnier, un coryphée, un mage. Le *Promeneur solitaire*, le *Vicaire savoyard* convertit le goût français à la montagne et fait sa prière au *Grand Être*, entraînant dans sa randonnée philosophique et littéraire toute une génération qui le suit, soit qu'elle l'adore, soit qu'elle l'abhorre : Senancour, Nodier, de Guérin, Chateaubriand et d'autres. De l'autre côté des frontières et outre-Manche s'épanouissent Novalis, Hölderlin, Wordsworth... Si un Vigny se plaint de l'indifférence de la grande Marâtre :

*La Nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lys comme des encensoirs...*

*Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs¹².*

Hugo, lui, auscultant la *Bouche d'ombre*, s'entend dire :

*Crois-tu que la nature énorme balbutie,
Et que Dieu se serait, dans son immensité,
Donné pour tout plaisir, pendant l'éternité,
D'entendre bégayer une sourde-muette ?
Non, l'abîme est un prêtre et l'ombre est un poète ;
Non, tout est une voix et tout est un parfum ;
Tout dit dans l'infini quelque chose à quelqu'un ;
Une pensée emplit le tumulte superbe.
Dieu n'a pas fait un bruit sans y mêler le Verbe.
Tout, comme toi, gémit ou chante comme moi ;
Tout parle. Et maintenant, homme, sais-tu pourquoi
Tout parle ? Écoute bien. C'est que vents, ondes, flamme,
Arbres, roseaux, rochers, tout vit !*

Tout est plein d'âmes¹³.

et Baudelaire a l'oreille tout aussi exercée, tout aussi religieuse :

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.*

*Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent¹⁴.*

¹² A. de VIGNY, *La Maison du Berger*.

¹³ V. HUGO, *Les Contemplations, Ce que dit la Bouche d'Ombre*.

¹⁴ Ch. BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal (Spleen et Idéal, IV, Correspondances)*.

Le génie d'un Buffon semble proviener chez un Maeterlinck et, plus près de nous, chez un Maurice Genevois. Le géographe Élisée Reclus (1830-1905), précurseur de l'écologie, écrit, entre autres, *l'Histoire d'un ruisseau* et *l'Histoire d'une montagne*. Une exceptionnelle pléiade de peintres paysagistes français et anglais (Corot, Millet, Turner, Constable, etc.) exhume l'esprit des lieux, des travaux et des jours sous les humeurs de ciels incomparables, cependant que la musique n'est pas en reste, elle qui, à travers ses vacarmes tragiques et ses fluidités miraculeuses, sait donner une voix aux saisons, aux orages, aux fleuves, au clair de lune, aux steppes : écoutons Beethoven, Schubert, Debussy, Smetana, Borodine... Bref, il semble que pour exhaler nos inquiétudes collectives, nos tumultes passionnels et nos joies intimes, il n'y ait décidément que la Nature à évoquer, à appeler, à épeler indéfiniment, à travers toutes sortes de langages.

Aussi pouvons-nous entreprendre les litanies de la Nature et faire l'inventaire des attributs qui nous la rendent, non pas seulement sympathique, mais nécessaire, jusque dans ce qu'elle a d'étrange, d'impénétrable, d'inflexible. Nature de nos observations et de nos curiosités, Nature de nos classifications et de nos répertoires, Nature de nos explorations et de nos voyages, Nature de nos racines et de nos attachements, Nature de nos émotions et de nos rêves, Nature de nos frayeurs et de nos ferveurs, Nature de nos admirations, de nos invocations, de nos adorations. Nous l'aimons, nous la cherchons pour sa vastitude qui nous arrache à nos confinements, pour sa solitude qui nous repose de nos cohues, pour sa multitude qui peuple nos vides, pour ses miniatures qui éveillent notre tendresse, pour son indépendance qui nous arme contre les aliénations, pour sa fidélité qui nous console de nos inconstances, pour son aïnesse qui toise notre superbe, pour ses improvisations qui déconcertent nos vellétés tyranniques, pour son austérité qui extermine nos amusements, pour sa sauvagerie qui fustige nos délicatesses, pour son hostilité même qui exerce notre force, pour son contact qui corrige nos abstractions, pour sa vérité qui ruine nos illusions, pour ses splendeurs qui lessivent nos ordures, pour son silence qui ensevelit nos bavardages, pour sa présence qui éteint nos communications factices. De notre chair elle est l'assise, l'institutrice, avant que d'en être la dépositaire à l'heure de notre ultime perte ; en elles sont les racines et les sources des grands universaux qui peuplent notre imaginaire (ceux qu'un Bachelard, par exemple, a si richement inventoriés) et les plus hautes expériences spirituelles elles-mêmes ne peuvent se dispenser de gravir humblement ses marches, de demander l'asile à ses espaces, ni d'emprunter, pour se rendre communicables, au vivier des métaphores dont elle est si généreuse. Ce que nous demandons à la Nature, en définitive, ce que nous demandons à son environnement vivant, et non pas seulement décoratif, c'est d'*ajuster* notre propre présence au monde, de rendre *juste*, musicalement *juste*, dirais-je, notre propre *être-là*, notre propre *être-parmi* d'autres, dans une coexistence modeste et pacifique avec tous les vivants où la hiérarchie des règnes officiels se fait oublier au profit d'une tacite amitié. L'arbre, là, en face de moi, près de moi, avive tout bas ma propre humanité, m'invitant, si j'ose dire, dans la sienne. Au demeurant, dans notre expérience de la Nature, dans notre représentation instinctive de la Nature, il est probable que le végétal ait la majorité, sans doute parce que celui-ci nous renvoie l'image de cette aspiration à la lumière, de cette opiniâtreté silencieuse et de cette souffrance inextricable, qui sont les fibres les plus intimes de notre existence humaine. Pour quiconque s'ouvre à la grâce de la coexistence pacifique, rien de plus fraternel que la forêt.

Mais voilà que le ciel se charge, que l'orage gronde, que le charme est rompu. Les mégapoles s'insurgent contre le ciel, les sueurs du Léviathan industriel offusquent l'atmosphère, le sanctuaire des abysses marins est souillé d'immondices indestructibles, le minerai des neiges enchantées se raréfie, le bouclier des glaces polaires est rogné, les champs

portent les cicatrices d'insolites sécheresses, les papillons sont morts au bord de nos étés. Fauteur d'une apocalypse imminente à ce monde, l'homme a fait descendre lui-même l'astre Absinthe (Ap 8, 11) dans les eaux et violenté la Terre en l'immolant au Moloch impitoyable du Progrès et du consumérisme sans borne. Les prophètes météorologistes nous ont si bien persuadés de l'embrasement final qui nous guette – l'ἔκπύρωσις, eussent dit les Stoïciens antiques – que chacune de nos rencontres amoureuses avec la Nature se voit désormais grevée d'une indéfinissable angoisse, comme si nous sentions s'allonger sur nous l'ombre portée par un monstre prochain. Eh quoi ! Cette Nature que nous éprouvions jusqu'alors comme une mère, comme un principe de naissance – *natura* –, ne serait-elle plus déjà entre nos bras qu'un enfant mort-né ? Celle dont nous avons la conviction qu'elle nous dépassait ne serait-elle plus qu'une peau de chagrin livrée à notre merci ?

*La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le monde est rétréci par notre expérience
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid...*¹⁵

Étrange pietà que celle qu'érige notre « péché originel », non pas archéologique celui-là, mais pleinement contemporain : l'homme, cet enfant choyé, cet enfant terrible porte sur ses genoux le corps malade de celle qui lui a donné la vie et à laquelle il ne cesse de distiller la mort. Le deuil de la Nature n'est plus celui dont elle accompagnait la mort d'Orphée, mais celui que l'on mène pour elle, que l'on fait d'elle, en cet après-midi de nos idéologies délétères et de nos illusions perdues. *Omnis creatura ingemiscit* (Rm VIII, 22). Jamais ce mot de l'Apôtre n'avait pris, semble-t-il, une actualité si poignante.

En ce moment dramatique de notre Histoire naturelle, de quel côté mendier l'espoir ? Vers quel horizon, vers quel orient, vers quel point cardinal nous tourner ? Nulle part, sinon vers ce point cardinal que nous sommes nous-mêmes, puisque aussi bien, selon cette *Genèse* qui est tout autre chose qu'un conte enfantin, qui raconte notre actualité et notre avenir plutôt que notre préhistoire, c'est comme tels que nous avons été naturellement plantés : *Le Seigneur planta un jardin... Le Seigneur prit l'homme et l'établit dans le jardin pour le cultiver et le garder* (Gn 2, 8 et 15). Jardin, garder, regarder : tout cela consonne, tout cela marche ensemble. Comment peut-on garder, en effet, ce que l'on ne regarde pas ? Comment peut-on garder un jardin que l'on ne regarde pas ? Notre premier geste pour la Nature, c'est notre regard. La qualité de notre regard. La simplicité de notre regard. La droiture de notre regard. La tendresse de notre regard. Car enfin, il faut bien le dire : c'est sous le regard de l'homme que la Nature se rassemble, se ramasse, se circonscrit, se constitue comme Nature. Notre *âme, paysage choisi* (Verlaine), « choisit » à son tour les paysages – ses paysages – dans le divers et l'indéfini qui l'environne. C'est à travers l'homme, *dans* l'homme, que la Nature accède à la hauteur d'une entité, devenant tout entière un « paysage choisi ». Il n'est de Nature, au fond, qu'à hauteur d'homme. Sous le regard de l'homme, entre les mains de l'homme¹⁶, dans

¹⁵ A. de VIGNY, *La Maison du Berger*.

¹⁶ L'étrangeté, l'indépendance, la « virginité » de la Nature par rapport à toute marque, à toute intervention de l'homme, est à vrai dire bien rare. Lorsque cette « mainmise » de l'homme (modes de culture, aménagement du sol, boisement, habitat) est véritablement homogène au « donné » naturel, respectueuse de ce donné (comme elle l'était plus spontanément jadis), alors la composante humaine fait partie intrinsèque du paysage et se trouve en quelque sorte « naturalisée ». D'un point de vue plus fondamental, ce n'est pas seulement un rapport de parenté que l'homme entretient avec la Nature : c'est un rapport de parité – un rapport nuptial – qu'il noue avec elle. Comme l'homme est un phénomène naturel, la Nature est un phénomène humain. La Nature ne s'achève que

le cœur de l'homme. Aussi est-ce par le chemin de notre humanisation, toujours à reprendre, que nous retournerons en grâce auprès de la Nature. Il n'y en a pas d'autre que celui-là, et toutes nos petites mesures de fortune, tous nos soins palliatifs de l'heure présente, tous les balbutiements de notre transition écologique (certes pas tout à fait inutiles) ne sont rien en comparaison de ce chemin royal et obligé. Ce dont avons besoin, pour garantir le salut de la Nature, c'est d'un surcroît d'humanité, d'un sursaut d'humanité. Ce que la Nature attend de l'homme, c'est l'homme qui, jusque dans l'homme, semble depuis trop longtemps s'être fait oublier. Dans ces conditions, ce n'est donc pas une régression préhistorique, infantile, affolée, panique, qui s'impose à nous comme une voie de salut (nous touchons ici aux faiblesses des courants survivalistes – fondamentalistes – du monde nord-américain), mais, si j'ose dire, une nouvelle étape de notre hominisation, plus exigeante, plus fine, plus responsable. À la révolution industrielle amorcée dès la fin du XVIII^e siècle, solidaire d'idéologies expansionnistes, et qui a promu l'homme au stade de « variable » cosmique¹⁷, devrait succéder une « révolution spirituelle » qui est tout autre chose qu'une simple inversion de la première, inversion qui serait au demeurant utopique. L'enfant terrible de la planète, enfant « prodigue » qui a *dilapidé son bien* (Lc 15, 13, c'est-à-dire l'héritage planétaire), est appelé, non à une régression, mais à une conversion dont les termes évangéliques trouvent une traduction étonnamment pertinente dans le domaine qui nous occupe ici : *Reentrant alors en lui-même, il se dit : « Je me (re-)lèverai et j'irai vers mon père. »* (Lc 15, 17-18). Plus utile, plus urgent même que le simple, que le fade « retour à la nature », passablement idéaliste, s'avère être le retour à soi-même, autrement dit le retour de l'homme aux ressources de sa sensibilité, de sa culture, de son ouverture à la transcendance, de quelque nom qu'il l'appelle. Oui, vraiment, il faut que l'homme se (re-)lève, c'est-à-dire qu'il retrouve cette hauteur d'homme, cette « stature » (*statio erecta*) qu'avait si magnifiquement explorée l'anthropologie antique, aliéné qu'il se trouve présentement par un capital d'inhumanité dont il est lui-même le producteur paradoxal, et qui est, pour le dire autrement, la sécrétion malade, le sous-produit éminemment toxique de son avancée prométhéenne. De l'inhumain lui-même, en effet, l'homme est la seule origine. Mais le retour à soi n'a pas encore en lui-même son propre terme : il n'est que le premier pas d'un retour vers le Père. Vers « le Poète et le Père » – ποιητὴν καὶ πατέρα –, comme déjà l'appelait Platon. Car au bout de toutes les avenues de la richesse, de la diversité, de l'immensité, de la puissance, de l'utilité, de la beauté de la Nature, c'est le Père qui s'aperçoit.

Et qu'est-ce que cela ? J'ai interrogé la terre et elle a dit : « Ce n'est pas moi. » Et tout ce qui est en elle fait le même aveu. J'ai interrogé la mer, les abîmes, les êtres vivants qui rampent. Ils ont répondu : « Nous ne sommes pas ton Dieu ; cherche au-dessus de nous. » J'ai interrogé les brises qui soufflent ; et tous les espaces aériens ont dit avec ceux qui les habitent : « Anaximène se trompe : je ne suis pas ton Dieu. » J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune, les étoiles : « Nous non plus nous ne sommes pas le Dieu que tu cherches », disent-ils. Et j'ai dit à tous les êtres qui entourent les portes de ma chair : « Dites-moi

dans l'homme qui la contemple, qui la sent, qui la travaille, qui la pense, et l'homme à son tour ne collabore à la Nature que dans la mesure où il « conspire » avec elle : alors même qu'il la dompte, jusqu'à sembler la contrarier, il doit en quelque sorte obéir et se plier lui-même à un certain génie de *flexibilité* qui est propre au monde naturel, loin de toute raideur mécanique. Au demeurant, dans son outillage, dans ses méthodes, dans sa conception fondamentale, la *technè* de l'avenir devra se distinguer, non comme une violence, mais comme une préhension délicate, un doigté. Pour arriver à cet *art* de travailler et de vivre qui seconde la Nature et en prolonge le dynamisme (comme le jardinier ou l'arboriculteur exploitent l'*intention* naturelle du végétal), l'homme doit éveiller, exhumer, exalter une certaine grâce capitale de flexibilité qu'il porte en lui-même (le fameux *lentos* virgilien qui, à travers le végétal, suggère un idéal spirituel) et que tout le contexte contemporain le porte à refouler, à renier, à mutiler : or seul le souple peut aimer le souple ; seul le souple peut aider le souple. Notre réconciliation sérieuse et efficace avec la Nature est au prix d'une restauration du *flexible* comme posture spirituelle de l'homme. Peut-être est-ce en ce sens qu'il faut comprendre la béatitude évangélique : *Heureux les doux, car ils posséderont la terre* (Mt 5, 4).

¹⁷ Voir notre chronique « *Inferno* » dans la revue *Études*, octobre 2018.

sur mon Dieu, puisque vous vous ne l'êtes pas, dites-moi sur lui quelque chose. » Ils se sont écriés d'une voix puissante : « *C'est lui-même qui nous a faites.* » (Ps 99, 3). Mon interrogation, c'était mon attention ; et leur réponse, leur beauté (*interrogatio mea intentio mea et responsio eorum species eorum*)¹⁸.

Non pas un démiurge seulement, ni une cause première, ni un grand manitou, ni un prestidigitateur, ni un Grand Horloger, mais un Père, un Verbe, un Amour. Un Père qui *donne* la création, comme il donne le pain. Car tout ce qui est *né – natum –* est foncièrement *donné* et demande à être considéré comme tel sous un regard patiemment converti. Aussi bien la Nature tout entière – *Natura* – est-elle un *Étant-donné*, un *Entier-donné*, si cachée, si obscure que demeure pour nous la source de ce don, comme son protocole. Nous parlions à l'instant de révolution spirituelle : celle-ci est à bien entendre. Car s'il existe un défaut de spiritualité qui nous a conduits en effet à un sacrilège envers la Nature, il peut exister aussi – autre source de lèse-majesté – un excès de spiritualité ou, si l'on préfère, une spiritualité précipitée, étourdie, superficielle, qui, usant à la légère de la phraséologie de la « création », évacue l'épaisseur, la gravité, l'opacité propres à cet Entier naturel au sein duquel je suis plongé et dont je suis moi-même ; une spiritualité qui court-circuite le moment indispensable – et humblement, authentiquement spirituel celui-là – de *réception* silencieuse de cet Entier naturel, moyennant la suspension (*epochè*) de tout discours religieux, dogmatique, théologiquement immature. Il en va comme du buisson ardent de la théophanie du Sinaï (Ex 3, 3) : de même que le buisson est incandescent sans que la flamme le détruise, de même l'Entier naturel m'apparaît sans que le « Créateur » – *deus ex machina* – aussitôt l'élimine ni l'éclipse dans sa gloire jalouse. Le grand effort qui traverse la matière en marche vers sa cime lumineuse, la polychromie, la polyphonie, la polymorphie de la vie que je perçois autour de moi tout en étant son convive¹⁹, la présence réelle que j'éprouve de haut en bas, de long en large de la société des êtres, la « réponse » totale de la « beauté », tout cela mérite mon effroi, appelle mon silence, exige mon recueillement, loin des chansonnettes charismatiques : le véritable *Cantique des créatures*, la vraie louange procède d'un homme transpercé. Le « Père » n'apparaît pas tout de suite ; le Père n'est pas transparent : il ne se voit que de loin, comme il me *voit* lui-même *de loin* (Lc 15, 20), revenant à lui avec tout un cortège naturel. Je ne voudrais pas d'un dieu qui me distraie du Monde, qui me rende le Monde accessoire ou provisoire, qui retire le Monde à mon questionnement, à mon étonnement, à ma dévotion ; d'un dieu qui suspende ou qui anéantisse l'autorité, la majesté que la Terre possède à mes yeux. La géologie m'émeut comme une page d'évangile et mon oraison s'élève sur les orogènes et les érosions que raconte tout bas la vieille peau du monde.

Le Dieu que notre siècle attend doit être : 1) aussi vaste et mystérieux que le Cosmos ; 2) aussi immédiat et enveloppant que la Vie ; 3) aussi lié (en quelque façon) à notre effort que l'Humanité. Un Dieu qui rendrait le Monde plus clair, ou plus petit, ou moins intéressant, que notre cœur et notre raison le découvrent, ce Dieu-là, moins beau que celui que nous attendons, ne sera jamais plus Celui devant qui la Terre s'agenouille²⁰.

¹⁸ AUGUSTIN, *Confessions*, X, vi, 9, *BAug* 14, p. 154-157 :

¹⁹ Le véritable sentiment de la Nature n'a rien d'hédoniste, de profane ni de simplement hygiéniste ; éduqué, cultivé, c'est un sentiment physique et métaphysique, « ecclésial » (*l'ekklesia* des vivants) et mystique : attention, *présence* à tous les vivants qui croissent et se fraient un chemin, si difficile parfois, vers leur forme épanouie, qui obéissent à leur *logique* (biologique) interne, qui font effort vers la lumière, laquelle est l'élément « formel » par excellence. C'est en somme une communion des saints, si l'on veut bien entendre par « saint » tout être de nature (saint, parce que donné : *nobis natum, nobis datum*). C'est une passivité en éveil, prélude et norme de toute action dans la Nature, avec la Nature, pour la Nature.

²⁰ P. TEILHARD DE CHARDIN, *Écrits du temps de guerre* (Note pour servir à l'évangélisation des temps nouveaux, 1919).

Dès lors, où est l'espoir ? Certainement pas dans un miracle. Au demeurant, le véritable miracle, ce n'est pas l'exception à la Nature : c'est la Nature elle-même, dans ce qu'elle a d'immense comme dans ce qu'elle a d'infime. Quotidiennement, ordinairement. Matière première du Royaume, la Nature est un grand arbre qui nous porte, qui nous supporte, et qui nous demande pitié ; qui réclame notre compassion cependant qu'il nous dépassera toujours. Car ce n'est pas assez que le mot *Nature* traîne en nous de vagues senteurs romantiques, dilettantes ou séculières : il faut rendre à ce mot-là toute sa gravité mystique (la densification, le lestage, l'agrandissement du concept de Nature est peut-être le tout premier geste écologique). L'espoir, donc, est suspendu à nous. L'espoir est dans la place que nous saurons tenir, que nous réapprendrons à tenir au milieu de la Nature, et dont je récapitulerai ainsi les ressorts fondamentaux : l'humilité, l'émerveillement, le respect, la responsabilité, l'amitié, la gratitude. L'on se souvient du mot fameux de Pascal : *L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant*²¹. Oui, certes, un roseau pensant : telle est sa majesté sur laquelle, d'emblée, nous avons porté notre attention. Mais aussi un roseau sensible, un roseau sentant, et ceci aussi est sa majesté, pourvu que la sensation, dont nous avons soupçonné pour commencer l'égoïsme possible, s'épanouisse en action de grâces. Il ne s'agit donc pas seulement d'expliquer, pas seulement d'exploiter, mais de sentir, mais de recevoir l'Entier naturel comme un don, dans une entière capacité d'en être *capable*, et non captatif : voilà ce qui suspendra nos attentats et un terrorisme ordinaire dont nous concevons si peu de repentir. Il existe, j'en suis persuadé, une intelligence chrétienne, un exercice chrétien, une ascèse²² chrétienne de ce *Naturam sequi* dont les Anciens avaient fait leur maxime, dans l'obéissance réfléchie aux grands rythmes pérennes, dans la coexistence pacifique avec tous les vivants, dans la tendresse virile pour cette écorce terrestre qui nous protège des ravages d'une virtualité molle, lâche, envahissante, laquelle nous sépare bien davantage du réel qu'elle ne nous y unit. J'aime à descendre nu dans le vivier des eaux, à caresser un mystère affectueux sous le pelage animal, à m'exposer à l'averse des constellations, à construire le feu du bivouac comme la première pierre d'un âge d'homme, à coucher sur un lit de feuilles, dans une espèce de répétition des semailles ultimes de mon propre corps en cette terre obscure qui fera de ma poussière même une énergie. « Loué soistu, mon Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle... » *Laudato si, mi Signore... Laudato si...*

La croix, rudimentaire ou finement ouvragée, séculaire ou récente, qui signe tant de nos horizons champêtres, tant de nos fronts de mer, tant de nos cimes montagneuses, n'est pas le trophée d'un colonialisme religieux : elle est, à l'insu même de ceux qui l'ont dressée, un point de culmination cosmique. Par-dessus toutes les intempéries de l'histoire et toutes les aventures de la matière, l'Homme *douloureux et magnifique*²³ qu'elle porte, qu'elle promet, qu'elle promet, est l'Axe ensemble que l'Avenir, l'Espérance attirant jusqu'à soi tout l'espace. *Christ, espérance de la gloire* (Col 1, 27), *attente de la création* (Rm 8, 19), *Premier-né de toute créature* (Col 1, 15), *Terre des vivants* (Ps CXLI, 6). Premier-Né de la *Nature*, comme Principe et comme Fin, comme Alpha et comme Oméga, mais sans rien annuler, sans rien édulcorer de l'obscurité ni de la « souffrance » inhérente aux péripéties du cosmos ni de l'homme en son sein. L'espérance-vie de la Nature n'est suspendue à nous que pour autant que nous sommes nous-mêmes suspendus à lui, encordés à lui. À lui, l'Homme

²¹ PASCAL, *Pensées*, fr. 347 Br.

²² C'est ici que l'on peut introduire et introniser la relation « sportive » avec la Nature, dont on se rappellera l'émergence au XX^e siècle et dont il est inutile de souligner l'importance contemporaine. Pourvu qu'il soit hautement conçu, le sport est une ascèse qui tourne à la charité, et à une charité envers la Nature : il met le corps en condition d'exode vers une Terre promise qui est déjà *celle-ci*.

²³ Ce que S. PAUL VI disait de la terre dans son testament.

pascal, l'Homme total, le Crucifié, le Ressuscité qui, dans l'acte pionnier de son Ascension, assume, récapitule, polarise et sanctifie tout l'effort de la Matière, tout le dynamisme de la Nature, pour le porter au cœur du Père et en faire universelle eucharistie.

*